

CAHIER DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Adresse: 323 rue de Chartres, entre Quai et Bienville.

Reçu au Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Date/Time and Temperature in Fahrenheit and Centigrade.

L'ABEILLE DE DEMAIN. SOMMAIRE.

- List of articles for the next issue: Le Bon Gui, Marie Louise, Un Cœur de Femme, La Robe de Bal, Tombe flottante, Trotte-Menne, Le Cœur, poésie, Cuisine, Le Clou Rouge, fenillette du dimanche (suite), Mondanité, Chiffons, L'actualité, etc., etc.

Les Chevaux à Paris.

Les progrès de l'automobilisme ont énormément réduit le nombre des chevaux parisiens. Le dernier recensement annuel de la population chevaline, auquel le ministre de la Guerre vient de faire procéder, accuse une forte décroissance. En 1910 Paris comptait en tout, et pour tout, 75 463 chevaux. Et si l'on prend pour élément de comparaison un recensement de dix ans antérieur, on verra la différence. En 1899 (l'année 1900, à raison de l'Exposition, n'est pas une année normale), Paris possédait 91 261 chevaux: soit, depuis lors, une perte, de 15 798. La diminution est inégalement répartie entre les divers quartiers. Les quartiers riches sont les plus atteints, et l'on ne s'en étonne point en constatant chaque jour combien les équipages de luxe se font rares. De 4 125 chevaux en 1890, le huitième arrondissement est tombé en 1910 à 2 054 seulement. Le dix-septième arrondissement dans ce même temps a perdu 1 876 chevaux, le seizième 772, le septième 487. Le premier arrondissement est encore plus maltraité. Au lieu de 29 666 chevaux, il n'en a plus que 11 338. Perte de 17 858 animaux corrélatifs en grande partie à la réduction de la cavalerie des omnibus repeuplée dans cet arrondissement. Dans dix autres arrondissements, l'écart, quoique réel, est

moins sensible. Enfin, dans six arrondissements, le nombre des chevaux a augmenté quelque peu. Les douzième, treizième, quatorzième, quizième et dix-neuvième arrondissements sont de ceux-là, car ces quartiers abritent de grandes maisons de terrassements, de travaux publics, de déménagements qui jusqu'à présent ont été près de demeurer réfractaires à la traction mécanique. L'augmentation la plus surprenante, si elle était naturelle, serait celle du neuvième arrondissement: 1 552 chevaux en 1899, 10 306 en 1910. Mais les chevaux de la Compagnie des petites voitures en grande partie se trouvent maintenant être recensés dans le neuvième. Il n'en était pas ainsi en 1899. Voilà le phénomène expliqué.

Beaumarchais papetier.

Horloger, munitionnaire, musicien, éditeur, écuyer, lieutenant-général des chasses, amateur d'art, peintre d'histoire, agent secret, plaideur, auteur dramatique à ses moments perdus, Beaumarchais fut encore ou voulu être papetier. M. André Frébouge, dans la "Revue", publie le dossier d'une affaire qu'il avait entreprise, et qui ne tendait à rien de moins qu'à révolutionner en France toutes les industries du papier et de la typographie. Il était associé avec un inventeur, Anisson-Dupéron, fils du directeur de l'imprimerie Royale, et il sollicitait l'appui du Conseil des finances. Sa requête, datée de juillet 1787, est aussi éloquent que ses meilleures Mémoires. Elle n'est pas moins habile. Beaumarchais a l'air de ne rien demander; surtout point de privilège, il a trop de respect pour la liberté; il ne sollicite que de la bienveillance. En réalité, avec le concours de l'imprimerie Royale, avec un établissement à Paris, des succursales dans la France entière, il est été le roi de la papeterie. Il suppliait aussi qu'on lui accordât quelques exemptions "peu importantes pour le public", mais qui l'auraient affranchi de tout impôt. Si adroit que fut la requête, elle ne sut point toucher le Conseil des finances. Une note, signée de Lamignon, avertit le sieur Caron de Beaumarchais que le roi, sur le rapport du sieur Lambert, le déboutait de ses demandes.

"La Fanciulla del West".

Le Metropolitan Opera de New-York vient d'avoir la primeur d'un ouvrage de M. Paocini. La renommée du compositeur, et le sujet de la pièce, choisis par le librettiste, M. Guelfo Givini, tout concourait à faire de cette solennité un événement sensationnel. Les prix des places, le soir de la première, baillaient tous les records établis jusqu'à ce jour; le livret, imprimé sur papier de luxe, se vendait aux enchères et valait son pesant de banknotes; tous les Etats de l'Union avaient envoyé des couronnes; il y en avait pour le musicien et pour ses interprètes. Mme Destin et M. Caruso; il y en avait plus que pour un enterrement. On ne sait pas encore si la "Fanciulla del West" sera un grand succès. Le "Times", qui avait délégué un correspondant spécial, trouve la musique médiocre. Les Américains sont partagés. Les enthousiastes assurent que M. Paocini, "premier des compositeurs vivants", tout en restant le créateur des mélodies les plus savées, à en enrichir sa palette des harmonies de Wagner et de M.

Debussy". Les autres lui font un grave reproche: tandis que M. Paocini a pris soin d'introduire des chansons japonaises dans "Madame Butterfly", il a traité un sujet américain sans y mettre une seule mélodie nationale et cette lacune a paru si fâcheuse que, pendant un entr'acte, le public, en tapant des pieds, a réclamé des airs américains. Un autre incident s'était produit au cours des répétitions. En voyant le ténor qui joue le rôle de Johnson entrer tout à coup dans la chambre de Minnie-Destin et l'embrasser avec emportement, le romancier californien fit signe au chef d'orchestre d'arrêter: "Je n'ai pas mis ce baiser, dit-il, dans mon roman." Comme le librettiste protestait, on alla chercher le texte. Le baiser y était; mais le romancier ne l'avait pas reconnu. Tant il y a de différence entre un baiser californien et un baiser d'Italie, surtout quand le protagoniste est M. Caruso. On discute longuement. Le romancier soutenait qu'un tel baiser était inacceptable à New York. M. Paocini déclarait qu'il faisait partie de sa musique et menaçait de retirer sa pièce. Finalement, on malintint le baiser. A la première il a passé comme une lettre à la poste. M. Caruso est un grand artiste.

Au Gui L'an Neuf!

Qui n'a pas sa boule de gui? Balancé aux deux bouts de la perche qu'un brave homme porte sur son épaule, on luxueusement présente dans la vitrine du fleuriste, prêt à s'offrir de rubans, le gui est la plante du jour. Il éguppe et les humbles violettes quotidiennes, et le hoax brillant, et les défilantes roses.

Nimium breves Flores amene.

Il afflue au carreau des Halles, venant de Fontainebleau, de Chantilly, de Compiègne, et de tous les bois de la banlieue. Il pourrait venir du Bois de Boulogne, où les plus beaux arbres qui bordent le champ de courses de Longchamp en sont envahis. Mais quelques jardiniers tiennent qu'il est dangereux pour les vieux arbres de les débarrasser du parasite, dont pourtant la vie est nuisée à leur sève.

Une illusion de Sainte-Beuve.

Une amusante anecdote, dont Sainte-Beuve est le héros, dans le livre que publie M. Pierre Quentin-Bauchart, fils du regretté conseiller municipal, "Chroniques du château de Compiègne". L'Empereur et l'Impératrice désignaient ceux des convives qui devaient se trouver à côté d'eux, et les changeaient à chaque repas. Les autres avaient le droit de choisir leur place et leurs voisins; mais, d'après un usage constant, les femmes priaient à l'avance un cavalier de leur offrir le bras. Le comte de Maugny raconte qu'un jour Mlle de Heckeren rencontrant Sainte-Beuve qui ignorait cette pratique, lui dit, selon la formule consacrée: "Monneur Sainte-Beuve, voulez-vous me mener dîner demain?" L'illustre critique, que son physique ne semblait pas désigner pour les bonnes fortunes, mais qui, dans cet ordre d'idées, n'en laissait pas moins percer une certaine fatuité ne dut pas un instant que son interlocutrice, perdant toute réserve sous l'empire de sa séduction, lui proposait un souper en tête-à-tête. Mais la satisfaction intime ne tarda pas à faire place à une cruelle anxiété: pouvait-il accepter? pouvait-il refuser? pouvait-il

compromettre une jeune fille? pouvait-il risquer un affront scandaleux d'ailleurs, où aller dans Compiègne qu'il ne connaissait pas? Après toutes sortes d'angoisses, il finit par s'en ouvrir à la princesse Mathilde. ... qui d'un éolat de rire, courut à ses soupapes et à ses illusions en lui donnant la clef de l'énigme.

L'ESPRIT DE LA BARRE.

Somme-nous déjà trop loin du centenaire du barreau, pour citer quelques jolis mots d'avocats. Vers 1850 vivait à Auch un avocat réputé, M. Alem-Rousseau. Un jour qu'il plaidait devant le tribunal une affaire manquant d'intérêt sans doute, le président s'endormit. S'apercevant qu'il n'était plus écouté, l'avocat s'écria: "Puisse le président sommeille, je suspends ma plaidoirie." "Et moi, dit le président qui venait de se réveiller, je vous suspends pour six mois." "Et moi, répliqua l'avocat, plus fort que la cour, je me suspends pour toujours!" Et il quitta aussitôt la barre où il ne reparut jamais. Dans une semblable circonstance, Me Oléry, qui fut l'un des hommes les plus spirituels de Paris, fit mieux. Le président du tribunal devant lequel il plaidait un procès d'affaire et ses assesseurs étaient plongés dans le sommeil du juste. Me Oléry s'arrêta, et, d'un coup sur son dossier un formidable coup de poing, qui réveilla en sursaut les juges, il s'écria: "Hier, à la même heure, je vous disais..." Stupéfaction du président, colloque avec les assesseurs. Est-ce que par hasard ils dormiraient depuis vingt-quatre heures? Mais, dans la salle, quel fou rire! C'est Me Oléry qui, à Versailles, voyant les juges se tourner de plus en plus vers un poète qui apportait une douce chaleur, dit: "Le tribunal derrière lequel j'ai l'honneur de plaider..." C'est encore Me Oléry qui répondit à un président lui demandant d'abréger sa plaidoirie, le tribunal étant suffisamment éclairé: "Moi avoir raison, vous bons juges, li innocent!"

Puccini et la musique américaine.

New York, 6 janvier.—Le compositeur italien Giacomo Puccini, qui après une courte visite aux Etats-Unis s'est rembarqué hier pour l'Europe, n'a pas une très bonne idée de la musique américaine. Avant son départ le compositeur a dit: "Mon dernier opéra a en général beaucoup plu aux critiques américains, mais par-ci par-là quelques plaintes se sont fait entendre qu'il ne contenait pas assez de musique américaine." "A vrai dire la "musique américaine" n'existe pas. Tout ce que vous avez est une musique nègre dont les sons sont à peu près sauvages."

Objets identifiés.

Londres, 6 janvier.—La casquette et les lunettes d'aviateur qui ont été trouvées hier au large de la côte belge par des pêcheurs de Mariakerke ont été reconnues comme celles qui portait Cecil Grace lorsqu'il a perdu la vie dans sa traversée de la Manche en aéroplane le 23 décembre dernier.

VOL DE COLIS POSTAUX.

San Francisco, 6 janvier.—Trois colis postaux contenant des valeurs enregistrées d'un montant de 50,000 dollars ont été volés

hier pendant le transfert de la maille d'Oakland à San Francisco. On n'a pas retrouvé trace des voleurs.

Petits princes

Les souverains italiens, on le sait, ont quatre enfants: le "principe" Humbert et les princesses Yolanda, Mafalda et Juana. L'impératrice, à la grâce révénde et douce de sa mère, la reine Hélène. Elle en a aussi le teint mat et la belle chevelure noire. Agée de neuf ans, elle vient de terminer le troisième cours primaire du programme officiel, se servant des livres en usage dans les écoles publiques. Elle parle correctement le français et l'anglais, et, dans ses conversations avec sa mère, elle aime à employer la langue pittoresque du Monténégro, que le roi Victor-Emmanuel connaît aussi à merveille. La princesse Yolanda est déjà une experte couturière. Elle a confectionné un admirable petit trousseau pour un poupée préférée, une poupée d'un mètre de grandeur, cadeau de son aïeule, la reine Milena de Monténégro. Cette poupée a un trône spécial dans la grande salle des fêtes du palais de Racconigi. La dernière née, la princesse Juana, qu'on appelle familièrement Nautia, est encore trop jeune pour faire parler d'elle. Quant à la princesse Mafalda, c'est la plus turbulente des trois soeurs. C'est la seule qui reproduise fidèlement les traits caractéristiques de la maison de Savoie, et elle en est très fière. Son caractère est aussi impétueux que celui du "principe" Humbert. Souvent, des discussions assez vives surgissent dans cette petite famille royale. Mais c'est Mafalda qui a toujours le dernier mot. "Vous devez m'obéir, car je suis le portrait de papa!" Et cet argument victorieux produit son effet.

Procès en dommages.

M. Richard Ong, père de Jesse Ong, l'enfant qui avait été tué le 28 novembre dernier par un car de la ligne Colisée, a intenté un procès à la New Orleans Railway Co, hier, devant la cour civile de district. Le père de la petite victime réclame une indemnité de 15,000 dollars.

Théâtre de l'Opéra.

La troisième représentation de Sigurd, cette saison, aura lieu ce soir à l'Opéra, et offrira un attrait exceptionnel; les rôles en sont confiés à MM. Fontaine, Moore, Huberty, Combes, Reiber, Verges, Wellckmann, Chacon et Miles Juliette Low, Donaldson et Naddy Blancard.

Les Réveillonneurs

— DE LA — Douzième Nuit.

Le premier, chaque année, le Lord of Misrule ouvre la saison des amusements, l'époque joyeuse, où jeunes et vieux font carnaval; époque d'une durée éphémère, il est vrai, mais qui fait une diversion heureuse aux choses graves de la vie. Les Réveillonneurs de la Douzième Nuit ont donné hier soir leur bal annuel au théâtre de l'Opéra, et rien n'y a manqué; monde nombreux et élégant, toilettes superbes, gaieté, animation, entrain. Depuis bien des années, la mystérieuse société a abandonné sa procession de rue, spectacle d'une très grande splendeur qu'elle offrait à la population, pour s'amusser que les amis de ses membres. La fête d'hier a été brillante; elle était en deux parties, la première était consacrée à la féerie, la seconde à la danse. Pendant une heure peut-être, l'assistance a été tour à tour amusée et émerveillée, si intéressantes étaient les scènes qui se déroulaient sous leurs yeux, si éclatants et si divers étaient les costumes des personnages mêlés à ces scènes, car les Réveillonneurs ont donné des tableaux vivants ayant pour sujet la Bataille des Fleurs. Quand a été ouvert le bal, les demoiselles appelées à par les musettes sont allées se partager un gâteau des rois. A Mlle Sadie Downman eût échu le morceau qui contenait la fève, elle a donc été proclamée reine de la fête; les autres morceaux contenaient des fèves aussi ont échu à Miles Loys Janvier, Louise L'Place, Olga DeBoys et Inez Burguières, qui ont été faites dames de la Cour.

TULANE

Les deux dernières représentations de "The Arcadians" sont données aujourd'hui au Tulane, en matinée et le soir. A partir de dimanche "Raffles" avec le grand acteur Kyrie Bellew dans le principal rôle.

CRESCENT.

Peu de pièces sont aussi populaires que "The Virginian", la belle comédie dramatique que donne cette semaine le Crescent. Matinée aujourd'hui. La semaine prochaine "Sis Hopkins", dont le rôle principal sera tenu par Mlle Rose Melville.

ORPHEUM.

Toujours le même succès, c'est à dire succès aussi complet qu'il soit possible à l'Orpheum, dont le programme est d'ailleurs d'un attrait tout exceptionnel et est exécuté par des artistes triés sur le volet. Lundi, nouveau spectacle.

Procès en dommages.

M. Richard Ong, père de Jesse Ong, l'enfant qui avait été tué le 28 novembre dernier par un car de la ligne Colisée, a intenté un procès à la New Orleans Railway Co, hier, devant la cour civile de district. Le père de la petite victime réclame une indemnité de 15,000 dollars.

L'ABEILLE

— DE LA — NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE Pour les Etats-Unis, port compris: \$13.00 l'an, \$6.00 6 mois, \$3.00 3 mois. Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris: \$15.00 l'an, \$7.50 6 mois, \$3.75 3 mois.

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin Pour les Etats-Unis, port compris: \$2.00 l'an, \$1.00 6 mois, \$0.50 3 mois. Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger \$2.50 l'an, \$1.25 6 mois, \$0.62 3 mois. Les abonnements partent du 1er de la date choisie.

Feuilleton

— DE —

L'ABEILLE DE LA N. O.

Ne 25. Commencé le 10 Dec. 1910

LE GOUFFRE.

GRAND ROMAN INÉDIT

Par CHARLES MEROUVEL

DEUXIEME PARTIE

LUTTES ET DETRESSE

II

SOIRÉE DE CONTRAT

(Suite)

Me Benador, un bel homme d'âge mûr, à l'air noble, aux cheveux argentés, à la physionomie

bienveillante, achevait sa lecture. Il lui passa une plume d'or et lui dit avec un soupir de regret: "Mademoiselle Mathilde, voulez-vous avoir la bonté de signer?" Et lui indiquant les endroits: "Tenez, là... vos nom et prénoms. Et moi; — Un paraphe, s'il vous plaît. Bien. Je vous remercie. En avait-il vu de ces mariées qui en signant leur contrat signaient leur ruine! Celle-là ne serait pas ruinée par son mari. C'était difficile. Pour dévorer un tel festin il aurait fallu l'estomac d'un Gargantua. Mais avec son expérience de la vie et du monde, le notaire, en examinant le visage de cette fiancée, y découvrait des symptômes qui le rendaient rêveur, quelque chose comme les stigmates de la douleur et la menace d'un avenir de peines et de larmes. Elle passa la plume à son futur et contracta, pour ainsi dire, à son amie, dans les bras de laquelle elle se jeta alors, se trahissant, elle murmura: "Si tu savais!... — Quoi donc?... Tu ne l'aimes pas?... Elle répondit évasivement: "Je n'aime rien!... C'est affreux!... Je ne me sens plus de courage..."

Elle ajouta, avec une sorte de frayeur: "— Et demain je serai à lui!... — Prends garde! On pourrait l'entendre. Elles firent quelques pas ensemble, dans l'immense salon. Les traits de Mathilde reprirent peu à peu leur insensibilité de glace. De loin, debout, accoudée à l'angle de la cheminée, la vicomtesse de la Briffe observait de ses yeux verdâtres et elle se disait: "— Si elle est aussi triste aujourd'hui, que sera ce demain, et que faudra-t-il pour l'arrêter au bord de l'abîme? Deux autres yeux la contemplaient avec autant d'attention, mais avec une douceur infinie. C'étaient ceux de la fille de madame de la Briffe, Georges. Lui, non plus, il ne pouvait détacher ses regards du visage de la mariée. Comme Roger de Rouves, et mieux que lui, il l'avait vue tout enfant. Il avait joué avec elle dans le parc de la Tremblaye et dans celui de la Briffe, où les de Fel venaient en voisins. Ils avaient grandi pour ainsi dire côte à côte, avec ces bonnes relations qu'on entretient dans les campagnes entre châtélains pendant les villégiatures d'été et d'automne. Elle avait toujours eu pour lui des poignées de mains affectueuses, des sourires d'amie, sans prétention, sans arrière-pensée, ni d'un côté ni de l'autre, dans une confiance camaraderie de jeunesse qui se plaisait ensemble et sont heureuses de se retrouver de temps en temps. Quand sa mère l'avait poussé au mariage en lui vantant les avantages d'une si magnifique alliance, il avait répondu mollement qu'elle n'était pas faite pour lui, qu'elle dépassait ses ambitions et que les temps et l'avenir devaient se troubler et si incertains qu'il voulait rester libre et célibataire. Maintenant il regrettrait presque de n'avoir pas écouté sa mère. Oh! ce n'était pas par passion. Il n'en éprouvait aucune. Ses sentiments pour mademoiselle de Fel étaient de pure amitié et de tendre compassion. Cependant, il était profondément ému de la tristesse qu'elle ne parvenait pas à dissimuler. En remarquant le voile d'enfant dont elle était pour ainsi dire enveloppée, l'inquiétude, le trouble, l'énervement qu'il devinait en elle, il se demandait: "— Saurait-elle quelque chose? Quelqu'un lui aurait-il fait entrevoir les dangers de la voie dans laquelle elle s'engage? Il avait, lui! Il était au courant des manœuvres du marquis d'Andelle et de son fils. Sage, parmi tant de fous de la

vie parisienne, membre d'un grand cercle, menant un train modeste en conformité avec ses ressources, économe sans avarice mais par prudence, n'ayant sur la conscience ni une action indolente, ni une bassesse quelconque, il avait entendu parler des habitudes de Raoul d'Andelle, de ses liaisons, de son caractère et de son genre de vie. Et en quelle compagnie! Il aurait voulu éclaircir la comtesse de Marans. Mais pouvait-il jouer l'odieux rôle de détecteur? Pouvait-il lui dénoncer l'indignité de son préféré, son décrié, ses relations, les menées auxquelles il s'adressait, ecompromettant son mariage pour la satisfaction de ses vices? Ne l'eût-on pas accusé de céder aux inspirations d'une basse jalousie? Plus d'une fois il avait été sur le point de dire à Mathilde: "— Prenez garde, informez-vous, réfléchissez. Mais était-ce là une besogne de gentleman? D'ailleurs, le mal était-il si grand qu'il le soupçonnât? La grâce de cette charmante fiancée ne aurait-elle pas dompter cet infâme vivant, enchaîner ce couraier de demi-mondaines et de ruelles à penchère, réfréner ce prodigue d'un argent qu'il achetait à des taux incroyables, ce joueur entre les mains duquel

l'or fondait comme la cire devant un brasier? D'ailleurs, la fortune de mademoiselle de Fel serait à l'abri de ses déprédations. Elle était assez solide pour résister à tous les assauts et Mathilde pouvait combler d'une main, gémisseuse les brèches de celle des d'Andelle, sans s'appauvrir. Pourtant, la vue de cette pauvre jeune fille si désolée, si changée, lui inspirait un remords: Celui d'avoir gardé le silence. Le contrat signé, les groupes s'étaient dispersés de tous côtés. Le notaire, installé à une table de jeu avec un vieil abbé de Sainte-Clotilde, familier de la maison, M. Rivolet et quelques autres personnages, entamaient une partie de bridge, un jeu nouveau qui faisait fureur; des dames causaient à voix basse, comme dans une chambre de malade. Une certaine gêne pesait sur la réunion. La comtesse de Marans elle-même ne paraissait pas dans son assiette. Seul, le marquis d'Andelle qui ne la quittait pas, entretenait la conversation avec sa verve ordinaire et s'efforçait de donner le change sur les causes de l'indéfinissable mélancolie de sa future belle-fille. Il était passé maître en ce genre de sport. — Impressions fugitives, souvenirs inséparables d'un change-

ment de vie! Que j'en ai vu médames, des jeunes filles dont les beaux yeux s'emplissent de larmes à la veille d'un mariage désiré pourtant! Il ne tarissait pas en anecdotes intéressantes, en historiettes du genre joyeux, en révélations piquantes sur les hommes du jour et ceux du passé. Son fils, toujours maître de lui-même, toujours empressé, avait conduit sa promise au piano où lui disait: "— Jouez-nous donc quelque chose, vous qui êtes une véritable artiste!" "— Oh!... — Si, vraiment. L'éloge n'avait rien d'exagéré. Mathilde était une des meilleures élèves d'un maître bien connu. Elle obéit aux instances de son futur. C'était d'ailleurs pour elle un moyen d'échapper à ses rêveries ou plutôt à l'accablement qui lui envahissait toute faculté de penser. Timide d'abord et comme lassée dans son exécution, elle se remit peu à peu. Elle devint, en effet, virtuose pour un instant et charma les oreilles des amis qui se trouvaient autour d'elle en exécutant avec une fougue et une passion entraînant plusieurs imprudences de Chopin et les plus mélancoliques rêveries de Schubert. Elle trompa Georges de la Briffe lui-même et il la crut

meilleure que celle de son futur. C'était d'ailleurs pour elle un moyen d'échapper à ses rêveries ou plutôt à l'accablement qui lui envahissait toute faculté de penser. Timide d'abord et comme lassée dans son exécution, elle se remit peu à peu. Elle devint, en effet, virtuose pour un instant et charma les oreilles des amis qui se trouvaient autour d'elle en exécutant avec une fougue et une passion entraînant plusieurs imprudences de Chopin et les plus mélancoliques rêveries de Schubert. Elle trompa Georges de la Briffe lui-même et il la crut